autrement

Julian Gloag

L'imposteur

Extrait de la publication

autrement

Littératures - Roman

"Puis un matin, sans raison aucune, il s'était réveillé les idées claires, sain d'esprit, et il avait compris que tout était fini. Il ne retrouverait jamais son roman. Arlette et lui avaient fait leurs bagages et, l'après-midi du même jour, ils avaient repris le train pour Croze."

Le jour de 1946 où Paul Molphey, monté à Paris, perd son manuscrit à la suite d'un stupide échange de valises à la gare, son existence bascule. Anéanti, il oublie son roman et s'enterre en province, abandonné par sa femme et ses deux filles. Il mène une existence de plus en plus solitaire, comme si le fait d'avoir raté la première marche le condamnait à trébucher sur toutes les autres.
Jusqu'à ce que son œuvre, soudain, réapparaisse. Peut-il encore réparer sa vie ?

Julian Gloag, romancier anglais né à Londres, est l'auteur d'une œuvre rare, saluée par la presse et distinguée par les jurys littéraires depuis plusieurs décennies : *Le tabernacle* (1964), *N'éveillez pas le chat qui dort* (1982), *L'amour, langue étrangère* (1994), *Le passeur de la nuit* (1996)… Il vit en France.

Traduit de l'anglais et postfacé par Henri Yvinec.

« Ce qu'il y a d'extraordinaire chez lui, c'est la justesse du ton, la précision du trait.» (Le Monde)

–
Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Illustration de couverture :
© Sebastian Brzezinski/ Getty Images/Flickr
Imprimé et broché en France

Conception graphique : Studio Autrement, Kamy Pakdel.

L’imposteur

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Paru en langue anglaise sous le titre *Lost and Found*
© 1981 by Julian Gloag

© Éditions Autrement 2013 pour la présente édition.
www.autrement.com

JULIAN GLOAG

L'imposteur

Roman

Traduit de l'anglais par Henri Yvinec

Éditions Autrement **Littératures**

Extrait de la publication

Il redoutait l'été. Il n'avait rien à faire à cette saison-là. Il ne partait jamais, car il était toujours possible (vaguement possible) qu'Hélène revînt alors, pendant les vacances. Ces onze dernières années, depuis qu'elle avait quitté la maison, elle avait fait seulement trois apparitions : une première fois, pendant un week-end ; une deuxième, pour près de deux semaines ; une troisième, avec un guitariste allemand, pour une seule nuit. Jamais elle ne s'était annoncée. Pas de lettre, pas de télégramme. Toujours en été. Aussi, il attendait ; dans le jardin, ramassant fruits et légumes, élaguant les arbres ; dans la cuisine, occupé aux fourneaux, faisant des conserves et des confitures ; à sa table de travail, au grenier, promenant la vue, par-delà les prairies, les bois et la petite rivière, la Saye, qui coulait au fond de la vallée, sur les rangées de collines qui s'étageaient au loin ; le soir, prenant consciencieusement son repas dans le petit salon ; sur la terrasse, dans la nuit chaude, finissant lentement sa deuxième bouteille.

Extrait de la publication

Quand il sortait, pour se rendre à une réunion du conseil municipal ou, après deux jours d'une pluie bénéfique, pour aller aux champignons dans les bois, il laissait scrupuleusement un billet sur la table du petit salon : « Hélène, je rentrerai pour le déjeuner. Papa. » Ou : « Ma chère fille, je serai de retour avant cinq heures. » Il ne fermait jamais sa porte à clef.

Mais Hélène n'était pas venue depuis quatre ans, à présent. Elle n'avait pas écrit. Elle n'avait pas téléphoné.

En gravissant l'escalier qui conduisait au grenier, il s'accrocha fermement à la rampe car, au déjeuner, il avait bu un litre et demi de vin, suivi d'un *marc*[1]. En période scolaire, il ne s'autorisait jamais plus d'un verre à midi, non pas parce que les élèves auraient peut-être remarqué qu'il sentait la boisson et se seraient dépêchés d'aller le rapporter à leurs parents (tout le village savait probablement dans le détail ce qu'il mangeait et ce qu'il buvait) mais, sans doute, par une espèce de fierté professionnelle étrange – fierté stupide, car il n'était pas un très bon instituteur et il aurait vraisemblablement mieux enseigné après avoir absorbé une ou deux bouteilles du vin rouge, léger, de son beau-père.

Il parvint en haut de l'escalier et décrocha sa canne de la patère – il avait une canne pour l'étage et une autre pour le rez-de-chaussée parce qu'un jour, alors qu'il n'en avait qu'une seule, elle s'était prise entre ses jambes ; il était tombé

1. Les mots français employés dans le texte original figurent en italique dans la traduction. (NdT)

Extrait de la publication

lourdement, s'était sévèrement luxé l'épaule et était resté inconscient pendant plusieurs heures.

En pénétrant dans le grenier, il eut un sourire. Les parents de sa femme l'invitaient toujours aux grands repas qu'ils faisaient à l'occasion des fêtes religieuses, Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël, jamais pour marquer les fêtes profanes telles que celles des récoltes, des vendanges ou même le 14 Juillet – distinguo établi, soupçonnait-il, par Thérèse, sa belle-mère, sa façon à elle de le punir pour son prétendu « anticléricalisme ». Il ne manquait pas d'honorer ces banquets, se soumettant, stoïque, au feu inévitable des questions, empreintes d'hypocrisie.

– Et comment va notre chère Hélène ? demandait Thérèse.

– Elle va très bien, répondait-il. J'ai reçu une lettre d'elle, pas plus tard que l'autre jour. Elle est… à Rome, Athènes, New York, disait-il, nommant n'importe quelle ville qui lui passait par la tête.

Ils savaient tous que ce n'était pas vrai, car le facteur les aurait informés immédiatement si Hélène avait écrit.

– C'est une fille intelligente, observait Charles, son beau-père, ce qui voulait dire : « À quoi bon tous ces titres, tous ces diplômes, si ça ne lui rapporte pas d'argent ? »

– Elle est très intelligente, répliquait-il.

– Ah, mais mon cher Paul, l'intelligence, ce n'est pas tout…

Et Thérèse soupirait de regret à l'idée que sa petite-fille refusât obstinément d'épouser un homme riche et de se fixer.

Extrait de la publication

Paul se rendait compte que la réticence de ses beaux-parents exigeait un immense effort de tact et il leur en était reconnaissant.

Mais quatre ans auparavant, après la dernière et la plus brève des visites d'Hélène, il s'était fait installer le téléphone, usant de sa position de maître d'école et donc, de plein droit, de secrétaire de mairie, pour appuyer sa demande. Aussi disait-il désormais : « Ah ! elle m'a téléphoné, pas plus tard que la semaine dernière », et il était impossible à Charles et Thérèse de savoir à coup sûr si c'était un mensonge.

Il avait changé les règles du jeu à cet égard, mais non point par ailleurs. Il continuait toujours à ne jamais poser de questions concernant sa femme – il n'avait pourtant pas reçu de nouvelles d'Arlette depuis le jour où, vingt-sept ans plus tôt, elle était partie – même s'il se figurait que Thérèse savait où elle se trouvait et ce qu'elle faisait. Et toujours ils ergotaient à propos de son autre fille.

– Et notre chère Agnès ? interrogeait Thérèse avec un sourire attendri.

– Vous voulez dire Marguerite, répondait-il avec un pédantisme mêlé de perversité, insistant sur le nom de religieuse de celle-ci.

– Évidemment. Vous n'avez jamais de ses nouvelles ?

– Bien sûr que non.

Et cela, au moins, était vrai, même s'il avait correspondu une fois avec Agnès, l'année suivant son admission dans son ordre cloîtré, et lui avait envoyé un colis de clémentines pour son anniversaire. Il avait reçu une réponse brève, écrite, disait-elle, grâce

Extrait de la publication

à une permission spéciale, et comportant un léger reproche pour son cadeau et l'assurance bienveillante qu'elle priait chaque jour pour son âme immortelle. Il avait respecté ce silence définitif.

Dans un mouvement maladroit, il s'assit à la table du grenier et faillit renverser sa bouteille d'encre. Il éprouvait une fatigue, due à l'escalier, au vin peut-être, au fait de laisser tournoyer ses pensées dans ce cercle particulier, orientées vers cette conclusion particulière : il n'était pas doté d'une âme immortelle.

Tout ce qui lui avait jamais appartenu d'immortel, il l'avait perdu depuis des lustres.

Il baissa les yeux sur ce qu'il avait écrit la veille :

> La vie de l'écrivain est une vie de passion.

Cela était biffé, et on lisait ensuite :

> La vie de l'écrivain est d'une intensité sans égale.

Il prit sa plume, la trempa dans l'encre et biffa aussi cette ligne.

*

Longtemps auparavant, quand il écrivait pour de bon, il n'avait jamais réfléchi à rien de cela. « Le dilemme de l'écrivain », « Le lien entre créativité et adversité » – aucune de ces idées n'avait effleuré ni son esprit ni son cœur. En ce temps-là, il était rempli de la seule joie d'écrire.

Il avait commencé le 7 mai 1945, le jour de la capitulation allemande à Reims. Son grand-père et lui avaient écouté les

Extrait de la publication

nouvelles dans le petit salon, sur le vieux poste en bakélite. Malgré la désapprobation d'Augustin, Paul avait mis la BBC, comme il l'avait fait chaque jour pendant toute la guerre.

– Pourquoi la BBC ? avait demandé le vieil homme, irrité.

– Il n'y a pas de danger maintenant, grand-père. En plus, c'est un général anglais qui a accepté la capitulation des armées. C'est plus leur victoire que la nôtre.

Augustin n'avait pas réagi, il s'était contenté de lever légèrement la tête et de frotter la pointe gominée de sa moustache. Il avait combattu à Verdun pendant la Première Guerre mondiale et il en avait réchappé sans la moindre égratignure alors que tous ses camarades avaient été tués. Il vénérait Pétain, approuvait le régime de Vichy avec enthousiasme, détestait les Anglais et ne pouvait se résoudre à croire encore maintenant que la moindre action du vieux Maréchal pût être un tant soit peu entachée d'erreur. Aussi, alors qu'il s'était mis au garde-à-vous en écoutant l'annonce de la victoire finale, le soleil de mai inondant la petite pièce de sa lumière, il était écartelé entre la fierté et l'angoisse. Lui qui croyait passionnément au Patriotisme, à l'Autorité, à la Famille, qui avait stigmatisé son propre fils pour s'être rallié à de Gaulle (« imbécile, traître, communiste »), qui s'était réjoui que son petit-fils fût inapte au combat à la suite d'une polio ayant entraîné une faiblesse de la jambe, lui-même n'avait pu faire autrement que d'accepter cette victoire avec l'amertume de la défaite. Cependant, avec peut-être encore davantage d'amertume, il lui avait fallu lutter contre la fierté – la fierté qu'il éprouvait à l'égard de son fils, parachuté maintes et maintes

Extrait de la publication

fois en France, héros de la Résistance, colonel avec tous ses galons, la poitrine couverte de médailles, qui avait défilé à la libération de Paris à seulement un rang derrière de Gaulle.

– Papa va revenir à la maison maintenant, avait dit Paul.

– Oui. (Les épaules du vieil homme s'étaient affaissées un instant.)

Le jour après que les Américains eurent chassé les Allemands de Croze, petite ville située de l'autre côté des collines, un groupe de résistants était venu chercher Monique, leur bonne, qui avait frayé plus que librement avec les soldats allemands. Mais ils avaient laissé Augustin tranquille, bien que ses sympathies fussent connues de tous, parce qu'ils savaient aussi – et Paul s'était assuré qu'ils ne l'oublient pas – qu'il était le père du colonel Bernard Molphey. Augustin avait vécu sous cette protection, ainsi que Paul, durant toute l'Occupation. Et ainsi, tandis que Monique avait été emmenée pour se faire tondre le crâne sur la place de Croze, lui avait été épargné. Il n'avait pas accepté la cruauté de cette humiliation, pas plus qu'alors il n'avait pu éprouver de joie à entendre le son clair et argentin des cloches du village qui sonnaient la victoire. Il s'était, au contraire, détourné en haussant les épaules.

Le temps s'était arrêté pour Augustin Molphey cinq années auparavant – en 1940. Sur le mur, au-dessus du poste, se trouvait un calendrier de cette année-là et, accrochée à côté, sur un morceau de toile rouge, il y avait une coupure de journal montrant l'évolution des hostilités au mois de mai, avec de grosses flèches figurant les divisions allemandes qui

Extrait de la publication

chargeaient tout autour de Paris et fonçaient en direction de Calais et de la Manche. Cette défaite, le vieil homme l'avait considérée comme une victoire. Aussi, nul calendrier postérieur n'avait été suspendu. Le temps s'était arrêté dans la maison également – sauf au grenier, tout était donc pareil qu'à l'époque où, cinq ans plus tôt, Paul avait monté le chemin, sa valise de carton bouilli à la main, mourant de soif.

Paul avait éteint le poste.

– Tu veux boire quelque chose, grand-père ?

Augustin avait haussé de nouveau les épaules ; il avait tourné le dos à la pièce et levé les yeux du côté de la colline, derrière la maison. Paul, lui, avait pensé à un tout autre jour, trois ans plus tôt, où par un matin d'été Bernard était apparu, franchissant la crête de son pas militaire, mais habillé en civil, sifflotant sereinement un air populaire anglais – *Roll out the Barrel*, avait-il appris à Paul par la suite. Un père dont on pouvait être fier.

Paul était descendu à la cave et en avait rapporté une bouteille du précieux volnay d'avant-guerre ; il l'avait débouchée avec soin et avait rempli aux trois quarts deux des gros vieux verres à café.

– Grand-père ?

Augustin s'était retourné et s'était dirigé lentement vers la table. Il avait pris son verre.

– À quoi buvons-nous ? avait-il demandé, s'efforçant de retrouver les sarcasmes dont il était coutumier.

Paul avait hésité. Le vin luisait, rouge, tel du sang chaud dans la lumière du soleil.

Extrait de la publication

– Au fait que les trois hommes de la famille Molphey soient vivants.

Les clairs yeux bleus du vieil homme l'avaient fixé intensément, puis ses lèvres avaient esquissé l'ombre d'un sourire, et il avait fait une petite courbette en disant :

– *Très bien, mon petit.*

C'est ainsi qu'ils avaient trinqué au rien de vérité sur lequel ils pouvaient tomber d'accord, ignorant totalement ce qui sonnait faux dans le toast.

Après avoir bu deux verres, Paul s'était dirigé vers l'escalier qui menait au grenier.

– Tu vas travailler ? Je suis heureux de constater que ton euphorie n'a pas entamé ta persévérance.

Paul avait souri.

– Oui, avait-il répondu en faisant un signe de tête.

L'étude était l'unique plaisir dont le vieil homme jouissait alors et Paul était son seul étudiant. Augustin avait pris sa retraite de professeur de littérature à l'université en 1939, il était revenu au hameau de La Roche pour de courtes vacances puis, quand l'instituteur de l'endroit avait été appelé sous les drapeaux, il avait accepté de le remplacer à Sainte-Colombe-sur-Saye. Mais cela, il l'avait fait par devoir, non par plaisir, devoir rendu plus attrayant toutefois lorsqu'il avait pu afficher le portrait du Maréchal dans sa salle de classe. Il admirait l'intelligence chez les enfants mais il n'aimait pas ces derniers.

– Il faut que tu portes ton effort sur Molière. Ton Molière n'est pas vraiment au point, Paul.

C'était là un euphémisme teinté d'indulgence. Même au

Extrait de la publication

bout de presque cinq années de travail sous la conduite fort éclairée de son grand-père, son intérêt pour Molière ne s'était pas manifesté. Il s'en était bien tiré au *baccalauréat* avant de quitter Paris, mais il doutait qu'il eût jamais pu passer avec succès l'important examen universitaire suivant, auquel Augustin l'avait si bien préparé.

Et là, sur la table du grenier, se trouvaient les livres, ouverts ou fermés, les piles de notes, le travail des soirées et des jours d'hiver. Paul était passé devant, il avait ouvert d'un geste brusque les fenêtres qui donnaient sur la campagne, les prairies alors flamboyantes, d'or, de pourpre et de blanc, les vaches lavées par les pluies du printemps, l'air pur, le ciel sans nuages, l'acacia du jardin, en contrebas, duveteux, d'un rose délicat. Les collines au loin se découpaient, nettes, précises, telle une eau-forte ; on disait que par une journée claire, *de grand matin*, au petit jour, juste avant l'aube, on apercevait la silhouette blanche, étincelante du mont Blanc dans le lointain. Mais lui ne l'avait pas encore vue. Il avait baissé les yeux sur les bâtiments qui se dressaient devant lui, sur le pigeonnier en pierre rose de madame Thibault, haut de trois étages, sur son jardin potager où se tenait l'un des Lombards, celui au pied bot, pareil à une statue, immobile comme le pigeonnier. Le Lombard – un étranger, avait dit Augustin qui savait que le vrai nom des frères était Martellini. Et alors l'homme s'était retourné lentement – mouvement aussi surprenant que si un épouvantail avait bougé –, il avait levé son visage hâlé, mal rasé, ses yeux sombres sur lesquels son chapeau noir projetait une ombre.

Extrait de la publication

– *Bonjour, monsieur*, avait crié Paul en souriant et en levant la main.

Le Lombard avait ouvert de grands yeux puis s'était détourné lentement.

Et Paul s'était mis à rire. Laissant la fenêtre grande ouverte, il était retourné à sa table. Avec lenteur, il avait débarrassé les livres, les papiers, les notes.

Il s'était assis et avait pris une nouvelle feuille du papier quadrillé qu'il avait utilisé avec tant de parcimonie. Il avait réfléchi un moment, mordillant le bout de son porte-plume, puis avait écrit en grosses lettres, en tête de la page :

> SIGNES D'UN MONDE NOUVEAU
> Aujourd'hui, dans mon village, les cloches ont sonné pour annoncer la paix à un monde dépourvu de rêves. Mais des rêves, il y en a…

Et voilà que maintenant, aujourd'hui, même à une telle distance dans le temps, près de trente années, il se souvenait de la première ligne, de la première ligne et demie. Mais de rien d'autre.

*

Ce fut six jours plus tard, le premier dimanche après la fin de la guerre, que la nouvelle était tombée. Scrupuleusement, à dix heures, comme il le faisait toujours, Augustin était parti à la messe. Du grenier où il travaillait depuis le

Extrait de la publication

petit-déjeuner, Paul avait vu la petite silhouette bien droite, vêtue d'un vieil imperméable et d'un béret, sortir par la barrière d'un pas alerte, tourner à droite pour monter l'étroit chemin avant de disparaître derrière la vieille grange délabrée qui menaçait de tomber en ruine.

Paul était retourné à sa table et s'était remis à écrire, lentement mais avec facilité – les mots lui venaient à la conscience, légers comme la douce pluie de printemps qui enveloppait la campagne d'un silence paisible. Au bout de quelque temps, la cloche s'était mise à sonner pour annoncer la messe – il y avait une bonne vingtaine de minutes de marche pour se rendre de La Roche au village. Puis le silence était retombé, hormis la plume qui grattait le papier.

Mais il y avait eu un bruit, léger, lointain, auquel il n'avait pas prêté attention au premier abord. Puis il s'était fait plus proche, avait accaparé son esprit au point qu'il avait fini par poser son stylo pour écouter. Nul doute, c'était le bruit d'une voiture, bruit si rare qu'il avait eu à réfléchir avant de l'identifier. Il avait entendu changer de vitesse, rétrograder une nouvelle fois, comme le véhicule montait la pente raide à l'entrée du hameau, sur la gauche. Le chemin non pavé, couvert de gravillon rose bien tassé, partait de la grand-route puis redescendait pour rejoindre la même grand-route à Sainte-Colombe – il venait de nulle part, il ne conduisait nulle part. Le dernier engin motorisé à être passé par là était venu chercher Monique et, avant celui-là, des années plus tôt, il y avait eu le camion qui avait embarqué trente-deux des hommes les plus valides de la commune, dont monsieur

Extrait de la publication

Thibault, et les avait emmenés au travail obligatoire en Allemagne.

Mais, cette fois, ce n'était pas un camion, c'était une voiture. Paul s'était levé et était allé à la fenêtre. Il l'avait vue alors – une Citroën de couleur beige. Un véhicule militaire qui avançait très lentement. Il s'était arrêté juste en dessous, la vitre baissée ; une tête coiffée d'un képi était apparue. Paul avait senti fléchir sa jambe gauche ; elle le tourmentait par temps humide. Pourquoi ici ? Parce que, bien sûr, à la réflexion, c'était la seule maison respectable dans le coin. Naguère une ferme comme toutes les autres, au début des années trente, Augustin l'avait fait démolir puis, sur les fondations, avait fait bâtir une villa enduite de stuc – *une maison bourgeoise* –, une maison « respectable », de toute évidence l'endroit où demander son chemin.

Paul s'était penché par la fenêtre :

– Puis-je vous aider ?

L'homme avait tourné brusquement la tête à droite puis à gauche et, levant les yeux, avait répondu :

– Oh ! oui… Auriez-vous la gentillesse de m'indiquer la maison de monsieur Molphey, si je suis bien à La Roche ?

– Vous êtes bien à La Roche et c'est ici. Je descends.

– Merci. Je…

Paul s'était détourné et, clopin-clopant, avait traversé précipitamment le grenier. Ce n'était pas la pluie mais la frayeur qui le faisait boiter, il s'en était rendu compte. Plus tard, lui avait dit le médecin, à l'âge mûr, cela pourrait devenir un sérieux handicap. Il avait descendu

prudemment l'escalier et était parvenu à la porte d'entrée juste au moment où le soldat montait en courant les marches de pierre pour atteindre la petite terrasse tendue de vigne, qui contournait la maison.

– Monsieur Molphey ?

Il avait fort belle allure avec ses gants de cuir, son ceinturon, ses grandes bottes, son képi à la visière ornée d'une feuille d'or, ses rubans à la poitrine, la culotte de cheval évasée que Paul se souvenait avoir vue si souvent aux officiers qui se pavanaient sur le Champ-de-Mars pendant la drôle de guerre.

– Oui ?

– Dubellay, capitaine Dubellay. (Il avait fait un salut mais en fronçant légèrement les sourcils.) Monsieur Molphey, Augustin Molphey ?

– Ça, c'est mon grand-père. Moi, je suis Paul Molphey. Lui est à la messe, mais il sera bientôt de retour. Si vous voulez bien entrer ?

D'un geste élégant, l'officier avait baissé la main avec laquelle il avait salué, disant :

– Merci. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient…

Haussant les épaules, il avait ajouté :

– Cette pluie !

En se retournant pour l'introduire dans le petit salon, Paul avait remarqué que les bottes brillantes étaient déjà maculées de la boue rose du chemin.

– Vous venez de loin ?

– De Paris.

Extrait de la publication

Psychose d'Hitchcock, bien sûr, subtil et drôlement efficace. » (Anne B. Walter, *Elle.*)

L'Imposteur (*Lost and Found,* 1981), inédit jusqu'ici en français, est le seul roman de Julian Gloag dont aucun personnage n'est anglais. Il a fait l'objet d'une abondante critique, le plus souvent très favorable, du *Spectator* au *Times,* en passant par le *Standard*, le *Scotsman* et le *New Yorker.* Pour Janice Elliott (*Sunday Telegraph),* c'est son œuvre « la plus mature et la plus accomplie jusqu'alors » – qu'elle préfère, de toute évidence, au *Tabernacle*.

*Henri Yvinec**

*Henri Yvinec a traduit en français *L'Amour, langue étrangère* ; *Le Passeur de la nuit* ; *Chambre d'ombre* ; *L'Imposteur.*

Du même auteur

Chambre d'ombre, Autrement, 1996.
Le Passeur de la nuit, Gallimard, 1996.
L'Amour, langue étrangère, Gallimard, 1994.
Passé composé, Gallimard, 1988.
Le Justicier, Gallimard, 1987.
N'éveillez pas le chat qui dort, Gallimard, 1982 ; Folio, 1994.
Maundy, Gallimard, 1971.
Condamnation à vie, Gallimard, 1968.
Le Tabernacle, Gallimard, 1964 ; L'Imaginaire, 1991.

Achevé d'imprimer en janvier 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12. N° d'édition : L.69ELFN000345.N001. ISSN : 1248-4873.
ISBN : 978-2-7467-3514-9
Dépôt légal : avril 2013.

Extrait de la publication